

Quand vous êtes un résistant, le genre de connerie qui consiste à dire que votre esprit épris de justice et de liberté est aussi pure et immaculé qu'un bébé en train de dormir, eh bien cette connerie-là ne vaut pas tripette quand il s'agit de sauver votre peau. Face à la menace de ne pas finir la journée, vous seriez prêt à vendre votre âme au diable contre la moitié d'un pourboire parce que vous allez jusqu'à ignorer si même vous allez la finir cette foutue journée.

Quand vous êtes un résistant, vous n'essayez pas de lire les présages de votre destin dans vos exploits de sabotage, d'assassinats et de magouilles pour tromper l'ennemi.

Quand vous êtes un résistant, les présages de votre destin, vous les lisez dans la faible lueur du lointain souvenir de vous-mêmes parce que vous êtes déjà morts.

C'est ce que je me dis, là, dans cette cave à vins quelque part derrière la mairie, presque ivre-mort, affalé que je suis sur une table miteuse au milieu de la salle, dans ce terrier-fief de la Résistance. Je racle les fonds de tiroir de ce qui me reste d'énergie pour ne pas piquer un bon gros somme, mon champ de vision joue au yoyo avec tous ces gens qui boivent, braillent et dansent autour de moi et dans mon estomac c'est le grand huit à cause de tous ces verres de vin que j'ai éclusés toutes vanes ouvertes depuis le début de la soirée, mon cerveau me fait l'effet d'être une éponge pressée mais je ne suis pas suffisamment imbibé pour ne pas sentir le Fuhreur's Nazi Jazz Band vriller ses mélodies subliminales de rébellion l'une après l'autre dans mon crâne.

Qui suis-je ?

Un résistant.

Qui suis-je ?

Un collabo.

Qui suis-je ?

Un résistant.

Qui suis-je ?

Un collabo.

Le Fuhreur's Nazi Jazz Band, ce sont des gars de la Résistance qui transmettent des messages importants, vitaux avec leurs instruments. Ces types jouent devant des assemblées entières de collabos français et d'Allemands mais chaque fois qu'ils se produisent dans un café ou une cave à vins marseillaise, y a toujours un résistant qui se débrouille pour se glisser incognito dans la foule. Si vous voulez apprécier leur jazz et que vous êtes vous-mêmes un résistant, il vous faut connaître l'alphabet morse. Ces gars-là sauvent des vies avec des notes de musique. Une courte une longue donne un A. Une courte, trois longues et vous avez un B. Une longue, une courte, une longue, une courte un C. Le moment exact où vous devez tendre l'oreille, c'est quand il n'y a plus qu'un seul jazzman qui joue. Peu importe qu'il s'agisse du pianiste ou du bassiste. L'opérateur du groupe, celui qui transmet le message, c'est celui qui se lance dans un long solo-message crucial codé en morse musical.

Et malgré le fait que nous soyons tous des "bleus blancs rouges", des résistants de la première heure, et même s'il n'y a pas la moindre âme qui vive de teutons parmi nous ce soir, je peux entendre, là, maintenant, le saxophoniste coder son texte dans son instrument, je peux l'entendre dire que la rafle des habitants du quartier du Vieux-Port commence.

La chasse à l'homme a beau être ouverte et m'attendre, tous ces pauvres gens traqués par les Allemands ont beau compter sur moi pour les aider à se sauver ou se cacher, je prends quand même le temps de vider ma vessie contre un platane de la Grand'Rue. La soirée a été longue. Assez pour en lever des verres. Et donc, me voilà en train de pisser comme un Dieu, deux fûts d'urine à ras bord au bas mot, en même temps que je contemple le ciel étoilé de cette nuit d'hiver du 23 janvier 1943. A cette façon dont vous essayez parfois de relier un groupe d'étoiles entre elles pour former une constellation connue du genre Cassiopée ou la Grande Ours ou je ne sais pas quel autre dessin

fantaisiste céleste, mon imagination-idée fixe décide d'elle-même de relier quelques étoiles entre elles pour former la constellation nazie de la croix gammée.

Ce que mes frères d'arme ignorent, c'est que je suis en affaire avec les nazis. Mon boulot consiste à vendre aux Allemands les machines IBM les plus performantes et les mieux adaptées pour les aider à recenser avec la plus fanatique des précisions toute la population du quartier nord du Vieux-Port de Marseille qu'ils sont en train d'expulser.

Qui suis-je?

Un vendeur IBM qui rend des comptes au PDG d'IBM New York qui rend des comptes aux nazis.

Qui suis-je?

Un vendeur IBM qui rend des comptes aux résistants qui truquent les comptes des nazis.

Qui suis-je?

Un vendeur IBM qui vend des tabulatrices, des trieuses et des vérificatrices aux résistants.

Qui suis-je?

Un vendeur IBM qui vend des tabulatrices, des trieuses et des vérificatrices aux nazis.

Pour cette tournée d'arrestation, pour cette énorme battue urbaine, je porte un costume italien sur mesure. Le coton avec lequel il a été travaillé et confectionné par les labos d'IBM est extensible. Si vous courez, si vous avez besoin d'amplitude pour Dieu sait quel raison, comme une chasse à courre à pieds de toutes personnes de confession juive par exemple, vous n'êtes pas gêné par l'entrejambe de votre pantalon ou par les manches de votre veston. Un costume sport taillé sur mesure est un avantage décisif pour traquer votre gibier tout en ayant la classe. Un costume sport taillé sur mesure comme les solutions que mon entreprise apporte à nos clients en somme.

Je le sais parce que c'est IBM qui habille les représentants du gouvernement de Vichy avec qui je collabore.

Je le sais parce que c'est Bousquet en personne qui me l'a dit au cours d'un repas d'affaire pris en sa compagnie sur une péniche-restaurant parisienne.

\_\_Vos papiers! , demande une voix dans mon dos au moment où je passe devant la grille d'entrée de l'hôtel Dieu qui donne sur une petite butte en surplomb de la Grand'Rue où, déjà, aidés par des sections entières de Groupe mobiles de Réserve, les GMR, des Allemands avec leur uniforme vert de gris déboulent dans les rues, tirés qu'ils sont pour la plupart d'entre eux par des bergers allemands surexcités et cavalant comme des cerbères crevant la dalle après les habitants du quartier.

Avec ses grosse joues, ses sourcils touffus et sa moustache épaisse, ce commandant de la Police française a la tête du gentil tonton qui a l'habitude de débarquer à l'improviste chez ses neveux les bras surchargés de cadeaux tous plus gros les uns que les autres.

\_\_Savez-vous que toute votre vie est trouée sur des cartes perforées, je dis au commandant en même temps qu'il examine mon laissez-passer, ma carte d'identité et ma carte professionnelle de vendeur IBM.

Un lapsus et vous êtes mort.

Un salut Sieg Heil un peu trop faiblard et vous êtes mort.

\_\_Ce soir, dit le commandant, dans le coeur des Marseillais et des résistants de la région, c'est la nuit de cristal de leurs espoirs de victoire sur les Allemands. Si vous voulez un jour recevoir la Croix du mérite de l'Aigle allemand, vous avez intérêt à vous grouiller de trouver un fourgon libre pour qu'il vous conduise aux Baumettes. Une grosse liasse de cartes perforées est coincée dans une des machines que vous avez vendue aux Allemands. Imaginez un peu qu'Himmler apprenne que les opérations de déportation cafouillent à cause de vous. Il vous faudrait alors inventer au plus vite un moyen de transport vous permettant de fuir sur une autres planète à des années-lumière de sa colère!

Un claquement de doigt et mon coeur est bleu blanc rouge.

Un autre claquement de doigt est mon coeur est croix gammée.

Je ne peux tout simplement pas me faciliter la vie en simplifiant mon emploi du temps hebdomadaire pour établir une alternance collabo-résistant un jour sur deux parce que je change de camp plusieurs fois par jour tous les jours de la semaine. Et le risque dans tout ça à jouer les girouettes avec vos identités, c'est de vous tromper d'uniforme au mauvais moment. La semaine dernière, à Stalingrad, des Russes ont enfilé l'uniforme allemand histoire de tromper l'ennemi. Ils

se sont pointés à l'état-major russe l'air de rien. Leur corps troué par toutes ces balles ressemblaient déjà à des morceaux de gruère avant qu'ils n'aient eu le temps d'ouvrir la bouche.

Tous ces gens sortis de force de chez eux et jetés dans la rue, tous ces hommes, ces femmes et ces gosses en train de fuir le 10ème régiment de police SS et la police et française, les bras en l'air comme saisis de terreur à la vue de cette horde de fantômes hostiles sortis tout droit des pires cauchemars d'un esprit dément, tous ces visages d'innocents défigurés par la terreur de se faire attraper et enfermer à la prison des Baumettes, eh bien toute cette scène ressemble de manière vraiment étrange à un film de Charlie Chaplin. A ceci près que la bande son de cette rafle décidée par Hitler en personne n'a rien à voir avec une musique d'accompagnement rythmée et guillerette, la bande son de cette pêche au gros d'habitants du quartier est une vague d'échos de hurlements et de pleurs ricochant sur toutes les façades aux couleurs dépareillées de ces immeubles à trois étages du quartier du Panier où je me trouve actuellement et de ceux alentour en un gémissement tonitruant de bêtes traqués et capturés.

Je décide de ne pas tenir compte du conseil du commandant m'intimant de me rendre aux Baumettes au plus vite et choisis à la place de filmer ce spectacle. Je sors une Bauer 8 d'une poche horizontale de côté de mon manteau en cuir avant de presser le viseur sur mon œil droit et de déclencher le mécanisme tout en m'imaginant Hitler se lever de mauvaise humeur un matin brumeux, les cheveux et la moustache en pétard parce que les nouvelles sur le front russe sont catastrophiques.

Imaginez un peu Hitler se diriger en pyjama vers un globe trônant au beau milieu de son salon privé à la chancellerie avant de le faire tourner sur son axe légèrement penché et de pointer le sud de la France sur cette grosse boule en bois de planète bleue encore en mouvement et de hurler à tout son état-major au garde-à-vous qu'il y a un coin malfamé dans une ville du sud de la France qu'il faut raser parce qu'il est malfamé et aussi que son maître d'hôtel va se retrouver sur le front russe à vivre la plus grande expérience de solitude et de froid polaire qu'il lui ait jamais été donné de vivre parce qu'il a oublié de mettre un sucre dans son café.

Avec cette Bauer 8, j'impressionne 24 images par seconde sur un film d'une largeur de 8 millimètre qu'il me faudra éventuellement tirer avant de pouvoir le visionner à l'aide d'un projecteur. Je filme une des plus grandes expulsions de l'histoire contemporaine découpée en 24 images de cris, de bousculades, de coups et de peur par seconde. Grâce à cette caméra légère, maniable et peu encombrante, je peux filmer et suivre ce type qui sort de sa maison en catimini à la recherche d'une rue dégagée de toute cette présence policière hostile. Je peux même lui courir après, là, dans ce jardin public du quartier du Panier, au sommet de cette colline qui domine tout le périmètre bouclé par les collabos et les nazis et bien que je sois en mouvement, la qualité de l'image n'en pâtit pas.

Ce que ce type et tous les habitants du coin ignorent sans doute, c'est que d'ici une poignée d'heures à peine, tous les tramways de la ville réquisitionnés par le gouvernement français vont conduire des milliers de Marseillais jusqu' 'en gare d'Arenc d'où ils seront triés, comptés, contrôlés et interrogés tête de pipe par tête de pipe. Les Allemands, ils en ont rien à cirer que vous vous soyez Juif, Noir, Blanc, Indien avec un arc et des flèches ou bien Indien natif des taudis de Bombay ? Vous aurez beau leur jurer que vous êtes un français pure souche de génération en génération, qu'un de vos ancêtres était le cousin de Clovis. Si votre tête ne leur revient pas, la dernière image que vous verrez de vous c'est vous en train de vous tordre de douleur sur le sol d'une chambre à gaz d'un camp d'extermination d'une ville polonaise annexée par les teutons, inhalant un pesticide à base d'acide cyanhydrique, le Zyklon B.

Un autre truc que ce type et tous les habitants du coin ignorent, c'est que ceux qui sortiront vivants de cette rafle n'auront plus de chez eux où dormir parce que les Allemands comptent bien dynamiter toute cette zone du quartier Nord du Vieux-Port. Y a même des Allemands qui vendent déjà des places aux plus offrants histoire d'être aux premières loges de ce spectacle total de destruction urbaine pour assister à toute la scène depuis les appartements qu'ils auront évacués d'ici là et qui sont situés tout à côté d'immeubles condamnés à sauter. Acheter votre place et vous pourrez alors entendre les détonations successives des charges de dynamite et de cheddite retentir en canonnade de destruction et voir des panaches de fumée s'élever lentement au-dessus de ce chaos de gravats en

gros paquets de coton noirâtres, blancs et couleur soufre et alors le mélange de ces couleurs vous évoquera une aurore boréale apocalyptique de ruines.

Quand je vais pour rattraper ce gars après lequel je cours maintenant pour lui demander de m'accorder une petite interview improvisée sur l'effet que ça fait d'être dans sa maison bien au chaud et l'instant d'après d'être la proie de tous ces collabos, toujours en train de filmer que je suis et passant devant des sentinelles nazies en faction devant l'entrée de tous ces immeubles tandis que leur camarade se mettent en demeure de faire le ménage dans les étages, je suis violemment heurté par un fourgon spécial des SS qui fonce bille en tête dans la rue de la Loge, une antenne tournant sur elle-même sur le toit et détectant peut-être la direction de quelque signal radio envoyé par un émetteur de la Résistance alertant les habitants du Vieux-Port du risque à être pris dans les mailles du filet de cette rafle monstrueuse d'envergure. L'image du pare-chocs-appareil dentaire de ce véhicule capturée par ma rétine avant que je ne touche le sol humide d'une fine pellicule de gel a du mal à se dissiper dans mon esprit zébré d'éclairs de douleur électrique à haut voltage de souffrance tous plus lumineux les uns que les autres à mesure que je me relève pour me diriger cahin-caha vers la cage d'escalier d'un immeuble libre d'accès à première vue. Renonçant à récupérer ma caméra que j'abandonne dans la rue parce que le boîtier, en se cassant, a expulsé une partie du mécanisme d'entraînement du film, dévidant le film lui-même en un long ruban enchevêtré inutilisable. J'entame l'ascension des marches de cet immeuble situé en plein dans la zone d'expulsion, ma main tâtonnant dans la pénombre sur la rampe sur laquelle je m'appuie en y exerçant une pression plus forte à mesure que je passe d'un pallier à un autre, serrant les dents à cause de ma douleur à la hanche.

Le réseau de résistants auquel j'appartiens corps et âme et sang et couilles refusera mon arrêt-maladie. Même pas la peine d'y penser. D'une certaine manière, travailler c'est s'acheter des journées de vie supplémentaires sur ses propres réserves d'énergie vitale mais quand vous travaillez pour la Résistance, c'est elle, la Résistance qui achète vos journées de vie supplémentaires qu'elle débite du compte en banque du régime de Vichy loin d'être soldé de tout compte de toute cette foutue trahison.

Qui suis-je ?

Je suis l'Atlas de vos espoirs.

Qui suis-je ?

Je suis une faillite morale.

Qui suis-je ?

Je suis un résistant.

Qui suis-je ?

Je suis un nazi.

En parvenant au troisième étage de cet immeuble haussmannien, quelque part dans la zone d'expulsion, je remarque un boîtier arrondi en bois clair fixé sur le montant de la porte d'entrée d'un appartement. Cet étui extérieur contient une Mézouza, un parchemin calligraphié d'un passage biblique proclamant un truc du genre l'unicité de Dieu et la dévotion du peuple juif au Tout Puissant.

A bout de souffle, je balance un grand coup de pied dans la porte et déboule dans un appart silencieux à peine éclairé par les réverbères un peu plus bas dans la rue. Dans le vaste salon, trois paires d'yeux m'observent derrière un canapé aussi long qu'un bus scolaire.

\_\_Réjouissez-vous, je dis à ce type, à sa femme et à son même en même temps que les mets en joue avec un Liberator M1942, un flingue incroyablement petit spécialement conçu pour la Résistance.

Je ne fais pas partie des Einsatzgruppen.

L'espace d'un instant, les phares d'un camion bâché rempli de prisonniers étirent nos ombres du sol au plafond et la vue des ces spectres hystériques et malfaisants sur les moulures en saillie en hauteur tout autour de la pièce, ça et la peur de ne pas pouvoir sauver cette famille déclenchent en moi une furieuse envie de leur dire tout ce qui me passe par la tête en temps réel.

\_\_Avec une perforatrice multiple modèle 501, j'apprends à cette famille terrifiée par cette arme que je pointe dans leur direction, vous pouvez effectuer de nombreuses perforations simultanées. Nos

interpréteurs électriques modèle 550 sont capables d'analyser des données assez complexes. Nos multiplieurs établissent la somme de deux trous poinçonnés sur une même carte, réduisant ainsi le temps nécessaire au traitement de l'information. Notre tabulatrice alphabétique modèle 405 intègre plusieurs mécanismes dans un appareil ultra-rapide, il s'agit là d'un instrument statistique vachement complexe. Nos machines font partir les trains à l'heure. Nos machines ont recensé toute la population française, américaine et allemande. Nos machines compilent, trient, analysent, décryptent, stockent et classent tout un tas de données et d'informations sans lesquelles tous les pays et les armées avec lesquelles nous sommes en affaire seraient perdus sans parler de toutes ces entreprises qui ont besoin de notre technologie mécanographique. Nos plus gros clients sont des cartels électriques, des constructeurs automobiles, des fabricants d'optique, des usines de chocolat, l'armée américaine, les nazis et la Résistance. Vous voulez savoir quel montant vous devez rembourser au IIIème Reich si vous lui empruntez x Reichsmark ? Demandez aux machines IBM. Demandez-moi. Vous voulez savoir qui va gagner la guerre histoire de voir si vous ne vous êtes pas gouré de camp. Demandez aux machines IBM. Demandez-moi. Vous êtes un résistant ? Vous mettez en danger votre famille et vos amis ? Vous voulez savoir si Dieu vous en veut ? Demandez aux machines IBM. Demandez-moi. Vous êtes un collabo ? Vous passez votre à dénoncer vos voisins et vos amis ? Vous voulez savoir si Dieu vous en veut ? Demandez aux machines IBM ? Demandez-moi. Vous voulez connaître la date de votre mort ? Demandez aux machines IBM. Demandez-moi. Vous voulez savoir si Hitler repasse lui-même ses sous-vêtements ? Demandez aux machines IBM. Demandez-moi. Vous voulez savoir si je suis un nazi ou bien un résistant ? Ne demandez pas aux machines IBM. Elles n'en savent rien. Ne me le demandez pas. Je ne le sais pas.

\_\_Je connais l'existence des camps de concentration, dit ce père de famille. J'ai lu le New York Times et les journaux régionaux. J'ai lu tous ces articles décrivant le gazage en masse, les exécutions collectives et tous ces wagons à bestiaux remplis de Juifs. C'est là où vous nous conduisez, n'est-ce pas ? Dans les camps de concentration ?

\_\_Grâce aux nazis, je suis mieux payé qu'un chef d'état, je réponds tandis que j'attrape le bras de ce type pour le forcer lui et sa famille à mettre les voiles illico presto. IBM n'est pas une société philanthropique. Notre raison d'être commerciale, c'est de nous goinfrer de profits. Nous faisons partie de la machine de guerre nazie. C'est sérieux. Nous ne construisons pas des parcs d'attraction, bordel de merde ! Nous fabriquons des machines dont le seul but est d'exterminer tous les ennemis des nazis en un temps record olympique.

Être vendeur, c'est aimer tout le monde donc personne. Je le sais parce que je suis un des meilleurs vendeurs d'IBM. Je peux vendre la Torah à un nazi les yeux fermés. Même si mes connaissances en armement sont rudimentaires, je suis convaincu de pouvoir fourguer un Luger P.08 au Pape en personne. Je n'ai aucune personnalité. Je suis le meilleur ami de la personne que je n'ai jamais vue à l'instant même où je la rencontre pour la première fois pour mon business.

Ce type, sa femme et son gosse sont mes meilleurs amis. Ce que je leur vends gratos, ce n'est ni plus ni moins que leur propre vie contre une éclaircie dans mes ténèbres. Ça fait trop longtemps que je ne suis plus vraiment où j'en suis. Je me débats sans cesse dans un espace intermédiaire pris au piège que je suis dans un cauchemar effroyable dont les formes féroces de la barbarie nazie se fondent avec les lignes hostiles des risques que je prends à travailler en même temps pour le Reich et la Résistance et même si le jeu de piste de ma conscience identitaire sans cesse changeante m'épuise et me perds, je ne perds pas le nord cependant. Ma préoccupation immédiate n'est pas de me soucier du fait que les machines IBM organisent le massacre industriel de toutes ces populations européennes, ce qui doit m'obséder, là, maintenant, c'est ce contrat moral non négociable que j'ai passé avec mes frères d'armes résistants, m'obligeant à aider une famille juive à fuir la ville de la menace nazie. Je dois conduire cette famille derrière la mairie de Marseille, dans les jardins de l'Hôtel Dieu ou un zeppelin les attend sans doute déjà.

Qui suis-je ?

Un résistant.

Qui suis-je ?

Un collabo.

Qui suis-je ?

Un résistant.

Qui suis-je ?

Un collabo.

Je n'ai pas dormi depuis plus de deux jours. A mon horloge biologique, il doit être quelque chose comme cinquante-deux heures passé mais il n'est pas question que mon attention flanche. De retour dans la rue, je troque mon Liberator M1942 contre un Walther PPK avec lequel j'oblige mes otages à se magner le train, les insultant au passage et leur donnant de grandes tapes dans le dos. Le PPK est une arme utilisée par la police allemande qui n'a pour ainsi dire aucune chance d'attirer l'attention des SS. Pas autant que le M1942 qui, en dépit du fait qu'il n'a guère plus de classe qu'une vulgaire boîte de conserve, risque tout de même de nous faire prendre et tandis que nous longeons, cette famille et moi, ces paniers à salade de fourgons à l'arrêt dans lesquels les SS et les policiers français poussent tous ces Marseillais du centre-ville, je me sens peu à peu gagné par une sacrée foutue nom de Dieu de putain de trouille d'être démasqué et pour ne rien arranger, ma douleur à la hanche gagne en intensité.

La Bonne Mère nous a à la bonne. Nous parvenons à échapper à la vigilance de toute cette force armée, évitant ainsi un contrôle d'identité qui nous ferait perdre de précieuses minutes pour nous retrouver dans une ruelle sombre et lugubre tapissée d'affiches écrites en allemand et en français toute datée d'hier. Il s'agit d'un avis du Commandant de la Place de Marseille et on peut y lire qu'à la suite d'un nouvel attentat contre l'autorité allemande, le couvre-feu est de nouveau fixé à 20 heures et que toute circulation dans les rues est interdite à partir de cette heure pour les personnes non munies de l'autorisation de circuler de nuit.

Il est trop tôt pour annoncer à mes otages que je travaille pour la résistance française parce que n'importe qui venant à les croiser pourrait détecter sur leur visage cet air placide et soulagé de ceux qui savent qu'ils viennent d'échapper d'un souffle à la mort. Si près du but, à deux rues de l'Hôtel-Dieu, je ne relâche pas la pression.

\_\_Le quartier où nous nous retrouvons regorge de bordels, je dis. IBM doit diversifier ses activités commerciales. IBM doit saisir sa chance. IBM doit ouvrir ses propres bordels, les bordels IBM. Les bordels sont des ball-traps sexuels à fort potentiel de gains en pépètes de Reichsmarks. Les services de nos putes seront facturés sur cartes perforées. Si vous avez une carte d'adhérent, nos tabulatrices nous le diront. Ne vous avisez pas de nous raconter des salades. Si vous voulez une petite ristourne, une petite pâtisserie en plus non facturée, vous devrez être en possession de votre carte d'adhérent des bordels du Reich. Nos bordels seront tous côtés trois étoiles dans le Guide Michelin.

\_\_Vous êtes répugnant, dit la femme tout en attirant à elle son mâme comme pour mieux le protéger de la menace que je suis à ses yeux. Comment osez-vous être aussi grossier devant ce gamin ?

Avec ses lunettes et sa raie sur le côté, le père me fait penser à un comptable studieux et appliqué qui a bien fait ses devoirs toute la journée durant à son bureau et qui, en rentrant chez lui le soir de bonne humeur, va quand même jusqu'à proposer à son épouse un coup de main pour préparer le dîner. La femme de ce type me donne l'impression d'avoir du charisme, de l'envergure, c'est ce qui à coup sûr a dû achever ce gars quand ils se sont vus pour la première fois, ça et cette beauté mutine de femme indépendante qui émane d'elle.

\_\_Auschwitz-Birkenau se dit Oswiecim-Brezinka en polonais, je dis.

\_\_Quoi ? , fait le père, tournant la tête vers sa femme qu'il interroge du regard.

N'y tenant plus, sur le point de chialer comme un gosse parce que j'en ai assez d'humilier cette famille, je me décide enfin à lui révéler ma véritable identité du jour.

\_\_Nous, les résistants, fais-je, quand nous parlons de tous ces gens qui sont conduits dans des wagons à bestiaux, nous ne disons pas qu'ils vont à Auschwitz, nous disons qu'ils vont à Oswiecim-Brezinka parce qu'en disant Auschwitz en polonais, vous avez cette impression reconfortante d'avoir le pouvoir de les envoyer vers une autre destination, de leur sauver la vie.

\_\_Qui êtes-vous, nom d'un chien ? , demande le père.

\_\_Un résistant chargé de vous faire monter à bord d'un zeppelin, je dis. Mes frères d'arme et moi allons vous aider à fuir Marseille. Vous savez ce que les Allemands font aux Juifs qu'ils attrapent, n'est-ce pas ?

Je n'obtiens pas de réponse parce qu'à cet instant, toute cette petite famille marche sur les nuages. Je joue les rabat-joie en les repoussant pour ne pas qu'ils me serrent tous les trois dans leur bars en grosse étreintes de câlins passionnées et respectueuses parce que si un SS nous surprenait en train de nous faire des papouilles, mes espoirs de sauver cette famille retomberaient aussi vite qu'un soufflet.

\_\_Plus tard, je dis. Loin des regards.

Il suffit pas de se mettre une plume dans le croupion pour ressembler à un mousquetaire. Pour vérifier votre degré de fiabilité, la Résistance ne vous invite pas à venir vous asseoir sur de grosses banquettes circulaires en velours d'une quelconque antichambre pour discuter le coup, attendant de vous une description complète de votre personnalité, avec vos qualités et vos défauts et quelques idées à la con pour refaire le monde vite fait pendant qu'un de ses membres vous sert un café avec un sucre s'il vous plaît.

Sabotez les câbles téléphoniques d'un réseau de communication allemand en y introduisant un acide à l'aide d'une seringue hypodermique, ce qui rendra impossible une réparation évidente et immédiate parce que rien ne permet de déceler l'endroit précis de la coupure entraînée par l'action plus ou moins lente de l'acide sur les différents câbles.

Allez sécuriser une zone de parachutage de containers de mitraillettes Sten, de munitions et de plastic avant d'observer le spectacle de toutes ces méduses tombant du ciel au ralenti sur les premiers escarpements des Alpes provençales.

Aidez une famille juive à s'échapper d'un quartier cerné par des milliers d'Allemands et de collabos français.

Faites ce que la Résistance vous demande et vous pourrez peut-être un jour contempler votre buste dans le salon de toutes ces personnes qui vous doivent la vie.

A peine franchissons-nous l'immense grille d'entrée de l'Hôtel-Dieu toute en volutes de ferronnerie alambiquée que nous sommes accueillis par Hitler et Goebbels qui nous tendent déjà à tous une brioche bien grasse aussi moelleuse qu'un oreiller et qui, semble-t-il, a la forme d'un Hitler en train de se faire botter le cul par le Général De Gaulle.

Un peu en retrait, sur le parvis de cet hôpital marseillais, Himmler et Goering serrent les sangles des harnais sur le bassin et le torse de cette poignée d'habitants du quartier qu'ils sont en train de faire disparaître Nacht und Nebel, sans laisser de trace, avant d'y attacher une corde directement reliée à un système de treuil motorisé actionné par un membre-résistant de l'équipage de ce zeppelin stabilisé au-dessus de nos têtes en position stationnaire.

Hitler, Goering, Himmler et Goebbels ne sont pas les vrais Hitler, Goering, Himmler et Goebbels. Il s'agit de pseudos empruntés par ces membres de la Résistance française depuis le début.

\_\_Que faisiez-vous le 18 juin 1940 à 18h00, le jour où De Gaulle a dit non à l'Occupation ? , me demande Hitler.

\_\_Je fabriquais des petites rondelles minces de pain non fermentées, je dis, mordant dans ma brioche, je préparais des hosties empoisonnées pour l'aumônier d'une garnison allemande du coin.

\_\_Moi, je réparais mon poste TSF, dit Goebbels. J'ai raté l'intervention du Général ce jour-là !

\_\_Et toi ? , je demande à Hitler. Qu'est-ce que tu pouvais bien mijoter ce fameux 18 juin ?

\_\_Je confectionnais un uniforme nazi pour mon fils, il dit en m'adressant un clin d'oeil. Il a fait fureur à la kermesse de fin d'année donnée par son école.

\_\_Toute notre époque est automatisée, fais-je aux faux dirigeants nazis. Tous ce qui nous entoure, de l'uniforme que vous portez à votre police d'assurance, tout est déjà sur carte perforée. Toute notre société fonctionne grâce à la gestion automatique des données. Même l'art est automatisé. Regardez la Joconde et son sourire. Son sourire est mécanique. Tournez le tableau lentement pour lui mettre la tête en bas et vous verrez que la Joconde ne sourit plus quand elle fait le poirier. Avec quelques générateurs électriques qui alimentent des bobines magnétiques, vous pouvez créer un champ électromagnétique dégageant assez d'énergie pour faire disparaître un navire de guerre et

ainsi échapper aux radars ennemis. J'ai entendu dire qu'en ce moment même aux Etats-Unis, des chercheurs planchaient tous azimuts sur ce tour de magie scientifique et que les premiers tests auraient lieu quelque part en rade de Philadelphie d'ici quelques mois.

Nous ne disposons pas de générateur pour nous aider à fuir les collabos et les nazis. Ce sur quoi nous pouvons compter en revanche, c'est cette masse rigide de poutrelles d'aluminium recouvertes par tous ces mètres carré de fuseaux de tissus de coton à bord de laquelle je suis sur le point d'embarquer en dernier, me balançant au bout de cette corde dans ce harnais qui intensifie au plus haut point la douleur à la hanche ce qui ne m'empêche pas de saluer le personnel médical de l'Hôtel-dieu qui, alerté par le bruit des moteurs des hélices et de tous ces ballonnets d'hydrogène se gonflant pour donner au vaisseau la force ascensionnelle nécessaire, finit par sortir dans les jardins de l'hôpital.

Une des raisons pour lesquelles les collabos et les nazis n'ont pas cherché à envoyer Hitler et les autres tout droit aux Baumettes pendant qu'ils nous attendaient avec tous ces civils sur la terrasse de cet hôpital marseillais avec au-dessus de leur tête un dirigeable aussi long que deux terrains de football tient au fait que mes frères d'arme ont présenté de fausses cartes d'identité de vendeur IBM aux nazis venus voir ce qui pouvait bien se tramer dans les jardins de l'Hôtel-Dieu. De vrais chefs-d'oeuvre de la contrefaçon. Plusieurs encres translucides pour imprimer des mots-clés qui disparaissent sous une lampe à iode, deux photos du vendeur, l'une au recto, l'autre au verso, insérées qu'elles ont toutes les deux derrière une fenêtre scellée et collée de façon définitive et une empreinte de l'index droit apposée au dos de l'une des photos et qui apparaît à travers la petite fenêtre.

— Dîtes à vos collègues aux Baumettes de vérifier les galets presseurs !, j'hurle aux nazis et aux collabos qui lèvent les yeux vers le zeppelin, en proie à une vague de remords de ne pas pouvoir me rendre à cette prison marseillaise pour vérifier ce qui cloche avec cette tabulatrice IBM que j'ai vendue aux Allemands, toujours suspendu que je suis au bout de cette corde, me demandant pourquoi on ne m'a pas encore remonté à bord du zeppelin. Vérifiez aussi les electro-aimants ! Les galets presseurs ou les electro-aimants ! Si une de ces pièces marchent pas, c'est le bourrage garantie dans votre tabulatrice !

Le simple fait de penser que le traitement de ces cartes perforées embrassant une multitude d'informations personnelles sur tous ces habitants du quartier nord du Vieux-Port puisse prendre du retard ne suffit pas à me soulager mais en sauvant cette famille de la déportation, j'ai cette impression d'accomplissement absolu d'avoir cueilli un Edelweiss dans les rues de Marseille. L'idée de sauver une vingtaine de Juifs de cette rafle en les faisant monter à bord d'un zeppelin avec en écrit en gros dessus IBM, eh bien cette idée est de moi. Ce qui a convaincu mes frères d'arme résistants d'en être ce soir c'est de savoir que, même si les nazis n'encaissent pas le monopole d'IBM sur l'automatisation complète de leur machine de guerre, ils n'iraient pas jusqu'à tirer sur un zeppelin portant les couleurs de l'entreprise sans laquelle la déportation de tous ces habitants du quartier du Vieux-Port serait tout bonnement impossible.

Je parviens enfin à embarquer à bord de cette arche de Noé volante qu'est ce suppositoire géant de zeppelin enguirlandé d'un logo IBM clignotant en bleu ciel avant de gagner un vaste salon où Hitler et les autres servent une assiette de bouillabaisse à ces hommes, ces femmes et leurs enfants qui nous doivent la vie.

— Si Hitler vient s'asseoir à votre table, dis-je à la cantonade, faites gaffe de ne pas poser les coudes sur la table !

Qui suis-je ?

Un résistant.

Qui suis-je ?

Un collabo.

Qui suis-je ?

Mon coeur est croix gammée sur fond bleu blanc rouge. Ou bien est-ce le contraire ?

---

